

# La Nation

*Journal vaudois*

JAA. CH- 1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## L'égalité, outil précieux, poison mortel

Le brigand Procuste, figure mythique de l'égalité, forçait les voyageurs qui avaient le malheur de passer près de chez lui à s'allonger sur un lit aux dimensions idéales (les siennes, je suppose). Comme, selon la légende, personne ne correspondait jamais à ces dimensions, il étirait les jambes des petits et coupait les pieds des grands pour leur permettre d'accéder aux mensurations idéales. Ils finissaient tous parfaitement égaux, démembrés ou sanglants, certes, mais égaux.

Dans la perspective de Procuste et de ses épigones d'aujourd'hui, l'égalité représente l'aboutissement de l'idéal humain.

L'égalité ainsi conçue procède par négation ou destruction des inégalités réelles. Son dernier avatar, la pensée woke, porte cette destruction aux fondements mêmes de la civilisation européenne. Elle refuse les différences les plus évidentes, les plus répandues et les plus permanentes, nie la force contraignante des arguments les plus raisonnables, ne voit dans les relations humaines ordinaires que des instruments de domination qu'il faut dénoncer et « déconstruire ». Sa force destructrice est telle qu'elle déchire même la troupe vociférante de ses sectateurs en d'innombrables sous-sectes qui s'anathématisent les unes les autres.

L'égalité est néfaste quand on la considère comme une fin en soi, comme une cause ultime à laquelle il faut tout sacrifier. Mais, en tant que moyen, l'égalité peut être utile et même nécessaire. Ainsi, les coureurs d'un cent mètres se trouvent au

départ en situation d'égalité: tous derrière la même ligne, tous immobiles, tous partant au même coup de feu. Cette égalité de base met brièvement les compteurs à zéro. Ayant joué son rôle, elle s'efface devant l'inégalité reconnue de la victoire. Egalité au départ, inégalité à l'arrivée.

Il en va de même avec l'égalité des parties dans un procès. Le tribunal leur offre les mêmes droits et les mêmes conditions. Les parties sont encore sur pied d'égalité dans l'absence méthodique de préjugés que le juge s'impose à lui-même. Au fur et à mesure que l'instruction progresse, les revendications de l'une se révèlent plus fondées que celles de l'autre. Et à la fin du procès, l'une a raison et l'autre tort. L'égalité s'efface alors au profit de la justice. Elle a permis de faire ressortir les faits pertinents et d'éviter que la marche du procès ne soit entravée par des considérations de rang social, de fortune, de réputation ou de liens d'amitié.

Il en va encore de même dans le cas d'un dialogue. L'égalité entre les

interlocuteurs y est une exigence première. A partir du moment où elle admet d'entrer dans un débat, la plus haute autorité elle-même est tenue de considérer son vis-à-vis comme un égal, même si celui-ci ne jouit pas, et de loin, de la même autorité: le père avec son fils, l'évêque avec le simple fidèle ou l'opposant incrédule, le grand philosophe avec son jeune disciple ou son voisin illettré.

Cette égalité provisoire, « instrumentale », suspend tout ce qui n'a pas de relation directe avec l'objet du débat, en l'occurrence l'autorité du père, de l'évêque ou du grand philosophe. Cette autorité n'est pas contestée pour autant. Simplement, il n'est pas pertinent de l'invoquer à ce moment-là. Là encore, c'est pour mettre en lumière, sans interférence parasitaire, l'inégalité des arguments. Et, au fil du débat, l'égalité des débats fait place à l'inégalité des arguments et débouche, parfois, sur la vérité.

Un autre exemple, plus ambigu, et que nous citons pour son ambiguïté même, est celui de l'« égalité des chances » dans le domaine scolaire. Il est certes bon, pour lui-même et pour la société, qu'un enfant doué intellectuellement puisse, s'il le désire, fréquenter le gymnase ou l'université,

même si sa famille est pauvre ou qu'il habite loin des centres.

Mais voilà, les aides que peuvent offrir l'Etat et les communes – subsides, densification des transports en commun, repas pris sur place, collèges décentrés – ne réduisent guère les inégalités qui tiennent à l'ambiance familiale et à l'éducation, ni celles du caractère et des dons individuels. Au bout du compte, l'inégalité entre les élèves reste considérable. La tentation est alors forte de glisser de l'égalité des chances à l'égalité des résultats, expression plus radicale de l'égalité fondamentale des personnes humaines.

Une façon d'opérer ce glissement consisterait à enlever l'enfant à sa famille dès le berceau pour le placer dans un internat gratuit et excluant tout privilège de famille. On peut aussi, plus subtilement, augmenter par étapes la part de l'Ecole dans l'éducation, diminuant d'autant celle de la famille. C'est ce que fait l'Ecole vaudoise depuis longtemps. Et c'est encore ce qu'elle fait aujourd'hui, quand elle décide, pour des motifs explicitement égalitaires, de supprimer les devoirs à la maison. Si discrètement que ce soit, notre Ecole se rapproche ainsi non pas d'une plus grande équité au profit des moins bien lotis, mais de l'aveugle, de l'inepte brutalité procrustéenne.

Olivier Delacrétaz

## Une publication remarquable sur Romainmôtier

L'an dernier, l'histoire de Romainmôtier s'est enrichie d'une publication remarquable, sous la double égide de la Société d'histoire de la Suisse romande et des Cahiers d'archéologie romande<sup>1</sup>.

Sous le titre *Romainmôtier: mille ans de monachisme*, l'ouvrage présente les résultats des recherches archéologiques entre 1971 et 2006.

La publication est en deux volumes: le premier est consacré aux résultats des recherches en lien avec leurs contextes historiques, et il devrait intéresser un large public. Le second est un

catalogue des structures et objets des fouilles, et il est destiné principalement aux spécialistes.

Cette synthèse des résultats est due à Peter Eggenberger, fidèle directeur des équipes de recherche de l'ensemble du site de Romainmôtier de 1971 à 2006, avec l'appui de Philippe Jaton pour la rédaction du texte en français, « présentation à la fois magistrale et ingrate », selon les termes de la préface de Denis Weidmann, ancien archéologue cantonal.

L'ouvrage est richement illustré. Nous avons particulièrement apprécié

les restitutions imagées du site aux différentes époques de l'histoire de Romainmôtier: établissement gallo-romain du V<sup>e</sup> siècle (p. 39), première église au VII<sup>e</sup> siècle (pp. 42 et 54), abbaye du X<sup>e</sup> siècle (pp. 65 et 79), situation au XI<sup>e</sup> siècle (pp. 90-91), cloître roman du XII<sup>e</sup> siècle (pp. 106-107), prieuré du XIII<sup>e</sup> siècle (pp. 123 et 129), cloître gothique du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 141) et site entouré d'une muraille au XV<sup>e</sup> siècle (p. 146).

La Maison du Prieur, récemment acquise et mise en valeur par la Fondation de Romainmôtier, n'est pas oubliée.

Un chapitre compare trois ambons fameux, ceux de Baulmes, Romainmôtier et Saint-Maurice d'Agave.

De nombreuses tombes ont été fouillées dans et autour de l'église-abbatiale. Une anthropologue et un archéologue croisent leurs conclusions à leur propos.

Bref, cette synthèse magistrale met en valeur le site de Romainmôtier, connu et apprécié des Vaudois et de nombreux touristes.

Faut-il encore y ajouter un vernis mondial? Le journal *24 heures*<sup>2</sup> nous apprend que Romainmôtier et Payerne envisagent de figurer sur une liste de sites clunisiens pour une inscription au patrimoine mondial de l'Unesco<sup>3</sup>.

Nous ne sommes pas persuadés que cette démarche, qui augmente la notoriété mais qui implique des contraintes, soit vraiment profitable à nos deux fameuses abbayes vaudoises. Il faudrait peut-être poser la question aux vigneron de Lavaux.

Antoine Rochat

<sup>1</sup> *Romainmôtier: mille ans de monachisme. Résultats des recherches archéologiques entre 1971 et 2006*, par Peter Eggenberger, avec des contributions de Geneviève Perréard Lopreno, Nicolas Schätti, Isabelle Plan, Denis Weidmann et Martin Bossert, Lausanne 2020, CAR 183 et 184, 2 vol., 684 p.

<sup>2</sup> *24 heures* du 13 octobre 2021, « Romainmôtier et Payerne rêvent d'une reconnaissance mondiale ».

<sup>3</sup> L'Unesco est l'organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture.

### Programme des Entretiens du mercredi

Le programme des Entretiens du mercredi continue.  
Nous nous réjouissons de vous y retrouver!

#### Prochains rendez-vous:

**8 décembre:** Le retour des Talibans – Quel avenir pour l'Afghanistan  
Avec M. Saber Azam

**15 décembre:** Apéritif de fin d'année

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.  
[www.ligue-vaudoise.ch/mercredis](http://www.ligue-vaudoise.ch/mercredis)

# Le christianisme en toile de fond

Vivons-nous dans une société chrétienne? Il semble que oui. La rassurante consultation d'un atlas mondial le confirme: les frontières religieuses sont clairement dessinées et l'Europe fait partie du monde occidental chrétien. Voyons autour de nous: nos paysages sont tout imprégnés de christianisme: les églises marquent toujours (approximativement) le milieu du village; la cathédrale domine (plus vraiment) la capitale. Les cloches sonnent (encore) le dimanche. Dans les pays catholiques, croix et calvaires rappellent au passant que le Christ est mort pour lui. S'en soucie-t-il? Le calendrier, la toponymie, nos prénoms manifestent discrètement nos racines chrétiennes. Au cimetière, dans l'attente d'un monument définitif, croyants et incroyants sont indistinctement placés sous la protection d'une sobre croix de bois, avec leur nom écrit dessus, et la durée de leur passage sur Terre.

Il y a quelques jours, on donnait une exécution remarquable des *Vêpres* de Monteverdi à Saint-François: un sommet de la civilisation chrétienne. Seulement voilà, c'était un concert, certes magnifique, mais ce chef-d'œuvre est depuis longtemps déconnecté de son appropriation liturgique, tout comme les *Cantates* de Bach ou le *Requiem* de Mozart. On l'écoute avec la même vénération émotionnelle et esthétique que la *Neuvième symphonie* de Beethoven. Le mélomane a remplacé le fidèle. On ne va plus à vêpres, on va au concert. Et l'église est devenue une salle de concert.

«La foi chrétienne ne traverse plus les générations», titrait *24 heures* le 10 novembre dernier. En 1910, 99% de la population suisse se déclarait catholique ou réformée. En 2019, la statistique donnait 57%. Il reste donc plus de la moitié de la population pour affirmer son appartenance au christianisme, et cela peut paraître considérable; mais ce chiffre ne correspond manifestement pas à la pratique

religieuse, qui doit être tombée en dessous de 10%.

La laïcisation de la société entraîne de brûlantes interrogations quant au patrimoine immobilier de l'Église. Que faire des locaux inutilisés, trop vastes pour le nombre déclinant des fidèles, ou abritant des congrégations religieuses en voie d'extinction? Aujourd'hui, il apparaît clairement que l'architecture religieuse est la seule où on a vu trop grand: l'émission *15 minutes* du 27 novembre (RTS 1) évoquait la réaffectation de plusieurs dizaines de lieux de culte, monastères, cures et autres maisons religieuses devenus une charge trop lourde pour l'Église ou pour l'État. Ce que les bolcheviques ont fait par la violence destructrice de leur athéisme militant est en train de se produire en douceur chez nous dans une quasi-indifférence.

La religion chrétienne n'oriente plus l'action de la majorité de nos contemporains. Dans le meilleur des cas, elle est considérée comme une simple opinion, respectable entre toutes, mais réservée à la sphère privée. Dans l'esprit de beaucoup de modernes, la foi est une insulte à la raison, une encombrante chimère surannée prédisposée au fanatisme. Il est prévisible qu'à l'avenir le christianisme soit à peine toléré dans nos contrées. Hors de notre continent, la religion chrétienne est devenue la plus persécutée au monde, privée de notre appui, victime de notre décadence.

Cet effondrement ne s'est pas produit soudainement. Si j'en juge à ma famille, je constate que la majorité de la génération de mes grands-parents, nés avant la Première Guerre mondiale, avait déjà cessé de pratiquer régulièrement sa foi. Mais tout le monde était baptisé, confirmé, marié et enterré à l'église. La religion était respectée (le blasphème faisait horreur), le clergé

et les ministres du culte aussi, mais de loin. C'était un christianisme Potemkine, dans un joli décor qui servait aux grandes étapes de la vie humaine.

Sociologiquement, et contrairement au coloriage optimiste de l'atlas, la religion chrétienne est morte en Occident. Elle ne guide plus le comportement de la majorité des individus; elle a cessé d'inspirer les institutions qui lui manifestent une indifférence hautaine, voire une hostilité déclarée

(l'Union européenne, par exemple). Un prélat africain, ancien archevêque de Conakry, le cardinal Robert Sarah s'en émeut: «L'Europe semble programmée pour s'autodétruire. [...] Elle doute d'elle-même et a honte de son identité chrétienne. C'est ainsi qu'elle finit par attirer le mépris.» (*Le Figaro*, 2019) «Si la chrétienté disparaît dans sa culture, une autre culture va la remplacer. Ce sera une culture islamique, bouddhiste, tout ce qui envahit aujourd'hui l'Occident. Vous les recevez les bras ouverts, mais vous ne leur donnez pas votre richesse. Vous prenez la leur et je ne sais pas comment vous allez survivre.» (*Boulevard Voltaire*, 26 novembre 2021)

Alors, Dieu est mort? En religion, comme en politique, le désespoir est une sottise absolue. Voici deux

exemples individuels qui montrent que Dieu a encore quelques tours dans son sac. Il y a deux ou trois ans, un écrivain athée et mondain au possible, Thibault de Montaignu, s'installe en hôte clandestin dans un monastère, en vue d'une enquête policière. Un soir, par curiosité et pour tromper l'ennui, il se décide à assister à l'office de complies. Foudroyé par la grâce (*La Grâce* est le titre de son livre témoignage), il retrouve instantanément la foi de ses ancêtres: «J'ai senti en moi un point, une minuscule fleur de lumière qui commençait à grandir.» Un pianiste juif étudie et interprète les *Vingt Regards sur l'enfant Jésus* de Messiaen. Il se convertit, renonce à sa carrière de concertiste, et devient prêtre catholique. L'enregistrement en concert des *Vingt Regards* par Jean-Rodolphe Kars est un grand moment de musique et un intense témoignage de foi.

La culture chrétienne, même réduite à l'état laïc, possède des ressources puissantes – par sa hauteur spirituelle, sa poésie, son pouvoir de consolation – pour trouver le chemin des cœurs et des âmes. Le monde enchanté des vitraux de la cathédrale de Chartres, la ferveur électrisante de la *Messe en si* de Bach, la douleur poignante des *Trois Croix* de Rembrandt, la profondeur tragique du *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos disent ceci: le christianisme est vrai, Dieu est là-dedans. Et aussi dans les *Vêpres* de Monteverdi, l'autre soir, à Saint-François.

Jean-Blaise Rochat



«La nature d'une civilisation, c'est ce qui s'agrège autour d'une religion. Notre civilisation est incapable de construire un temple ou un tombeau. Elle sera contrainte de trouver sa valeur fondamentale, ou elle se décomposera. C'est le grand phénomène de notre époque que la violence de la poussée islamique.

Sous-estimée par la plupart de nos contemporains, cette montée de l'islam est analogiquement comparable aux débuts du communisme du temps de Lénine. Les conséquences de ce phénomène sont encore imprévisibles.»

André Malraux,  
*Notes sur l'islam*, 1956



## Traces d'humanité (4)

### Les intellectuels de l'état-major

Avec Boris Chapochnikov, né en 1882, nous entrons dans la catégorie des officiers d'état-major devenus maréchaux. Chapochnikov n'a jamais commandé sur le champ de bataille. Staline lui a toujours fait confiance. Pourtant tout parle contre lui. Issu de la petite bourgeoisie instruite, il a fréquenté l'Académie de l'état-major général fondée en 1832 par Antoine de Jomini. Il a été colonel dans l'armée du tsar. Malgré des maladies respiratoires et cardio-vasculaires, il dispose d'une incroyable capacité à endurer tout et n'importe quoi. Bon cavalier, bon escrimeur, il maîtrise le français et l'allemand. Intellectuel modeste, calme et silencieux, il lit des livres de tactique chaque soir. Il a horreur des conflits interpersonnels et n'appartient à aucune coterie, petit gage de survie dans l'ambiance toxique du stalinisme. Il se distingue par sa conscience professionnelle, son intégrité et son patriotisme. Il est d'une courtoisie exquise, chaleureux, voire paternel. Raffiné, impeccablement coiffé avec une raie au milieu, le lorgnon sur le nez, il est attaché au code d'honneur des officiers du tsar.

Il ne s'adresse pas aux gens en les appelant *camarade*, mais *mon cher*. Chef des opérations à l'EMG, il n'élève pas la voix quand un officier commet une idiotie. Il demande juste: *mais qu'avez-vous fait, mon cher?* – Cette simple question nous donnait envie de rentrer sous terre, témoigne un de ses subordonnés. Il réprimande un officier de renseignement ayant fait un rapport mensonger. *C'est tout?* demande Staline. Chapochnikov répond: *Une réprimande est grave, il ne peut maintenant que démissionner...* Or dans l'Armée rouge une démission équivaut à une trahison, contrairement à la Wehrmacht où refus d'ordre et menaces de démission émanent parfois d'officiers supérieurs. Staline ne voit aucune provocation dans les bonnes manières de Chapochnikov. Il lui répond sur le même ton: *Boris Mikhaïlovitch, je vous en prie, prenez place.*

Il faut dire que l'homme a planifié presque toutes les grandes opérations de la guerre civile. Il équilibre l'offensive et la défensive, sachant que la défense est la forme de combat la plus puissante. Lors des purges, il n'existe que deux rapports fantaisistes contre lui. Il n'accable

pas ses collègues, évoque sa propre myopie, se met à l'écart, se concentre sur ses tâches et sauve la vie d'un officier qui lui succédera, Vassilevski. En 1937, il est chef de l'EMG; en 1940, il est nommé maréchal pour avoir rétabli la situation face aux Finlandais. Dans le désastre de 1941, il demeure les pieds sur terre, crée une section chargée de recueillir à chaud les expériences au combat et de diffuser dans l'encadrement les corrections possibles. Sa santé se dégradant, il est remplacé par Vassilevski à qui Staline demande de toujours consulter Chapochnikov en cas de difficulté. Il meurt 45 jours avant la capitulation allemande. Staline fait tirer 24 salves par 150 canons.

Fiodor Ivanovitch Tolboukhine respectait l'ancienne éthique militaire. Fils de *koulak*, autrement dit d'un paysan riche très mal vu du régime, commandant de compagnie quatre fois décoré dans l'armée tsariste, il n' imagine même pas injurier ou frapper un subordonné. Enveloppé, il est peu martial, calme et souriant. En 1922, il aggrave son cas en épousant une femme d'origine noble, aussi téméraire qu'un officier de

la Wehrmacht qui prendrait une Juive pour femme en 1938. Il achève son école d'officier d'état-major. Sa carrière avance lentement. Durant la Grande Terreur, malgré l'épais dossier dont dispose le NKVD sur lui, il survit on ne sait comment. En mai 1942, il réussit mieux que Sokolovski comme commandant sur le champ de bataille, à la tête de la 57<sup>e</sup> armée. En 1944, il remporte une victoire en Crimée après avoir libéré le Donbass. Il prend ensuite Bucarest, Sofia, Belgrade, Budapest. Il entre à Vienne le 14 avril.

Après la guerre, commandant du district militaire de Transcaucasie, il vit une amitié amoureuse avec une actrice mythique, Faïna Ranevskaja, lui faisant découvrir Tbilissi en voiture, mais ne divorce pas de sa comtesse. A la première rencontre, Faïna prend le maréchal pour un portier d'hôtel à cause de sa casquette et des bandes rouges à son pantalon. Elle a connu beaucoup d'hommes et portera un grand respect à Tolboukhine, homme délicat et prévenant, jusqu'au décès de celui-ci en 1949.

J. P.

## Le quatrième âge

Les vieux ont été l'objet de beaucoup de sollicitude dans notre Canton – du moins verbalement – en ce mois de novembre. Les Retraites Populaires leur ont consacré un intéressant « Forum de la prévoyance » et l'Etat a convoqué des assises lançant la préparation d'un nouveau programme « Vieillir 2030 ». Cela à juste titre, car le nombre des personnes âgées de plus de 80 ans va probablement augmenter très sensiblement, sous le double effet de l'allongement de la vie que nous procure une médecine efficace et de l'arrivée des fortes volées d'après-guerre au stade du grand âge; on en dénombre environ 40 000 dans le Canton actuellement, on en attend 80 000 en 2040; et les centenaires, qui étaient une soixantaine dans la Suisse entière à s'asseoir dans le mythique fauteuil il y a un demi-siècle, forment aujourd'hui déjà une cohorte de 1 500 personnes!

A 80 ans et plus, les uns sont en pleine forme et multiplient les voyages, des dames comblent leur entourage de pâtisseries comme on n'en fait plus et vont le mardi à la gym des copines, des hommes font du vélo, boivent l'apéro sans faiblir et accompagnent au match leurs petits-enfants; d'autres sont perclus, perdent l'appétit, ne voient plus clair, n'ont plus le droit de conduire, oublient leurs clés dans des endroits improbables. Disons qu'en moyenne, c'est un moment où la question d'une adaptation du mode de vie à des capacités physiques (et peut-être mentales) diminuées se pose sérieusement. Les spécialistes considèrent que 85% des personnes de 80 ans et plus ont besoin d'une aide ou de soins à domicile.

Le sort des vieux requiert attention à plusieurs égards. Nous ne nous

arrêtons pas ici sur les aspects psychologiques, quand bien même ils sont primordiaux. L'octogénaire ne doit pas cultiver le sentiment exclusif qu'il est sur le déclin; il doit aussi valoriser les bienfaits de l'âge, qui lui confèrent l'expérience de la vie, un possible sentiment d'accomplissement, une certaine sérénité. Avec quelques amis octogénaires, nous sommes en effet du ferme avis que les freluquets pensant que le monde a commencé avec Lady Gaga et qu'il importe de zapper au gré de leurs caprices ont tout à apprendre de notre sagesse; du moins pour s'en inspirer en profondeur même si, à vingt ans, on se doit de s'ébrouer en ruant dans les brancards.

Sur le plan politique, en effet, ce sont surtout les conséquences pratiques et financières du vieillissement qu'il faut s'efforcer de maîtriser. Avec le grand âge, il devient difficile de mener une vie indépendante, mais rares sont celles et ceux qui souhaitent l'hébergement en EMS. L'Etat non plus, d'ailleurs, car cet hébergement coûte très cher et la main publique en assume la majeure partie. Chez nous, il faudra encore construire quelques asiles de vieillards. Mais l'effort principal doit porter sur le maintien à domicile dans des conditions de sécurité sanitaire et de bien-être aussi bonnes que possible. Les soins itinérants des CMS se sont fortement développés sous l'impulsion du conseiller d'Etat Philippe Pidoux, qui avait une vue claire des besoins futurs de la politique de la santé; l'offre parapublique et privée place notre Canton en bonne position en comparaison suisse, du moins quantitativement; il y a en revanche des corrections à apporter dans l'organisation du travail du

personnel soignant, trop occupé à des tâches administratives et dont les actes auprès du patient sont mesquinement minutés.

C'est surtout sur l'adaptation du logement des seniors qu'il faut agir maintenant, soit en multipliant les « logements protégés » qui mettent à disposition des services ménagers et médicaux, soit simplement en adaptant le logement existant aux besoins d'une mobilité amoindrie; car la majorité des octogénaires sénescents souhaite demeurer dans l'appartement occupé depuis des années, dont ils sont assez souvent propriétaires, en conservant leurs habitudes et leur entourage. M. Tristan Gratier, le jovial et clairvoyant directeur de *Pro Senectute Vaud*, appelle de ses vœux un grand programme allant dans ce sens. Cela suppose des transformations souvent peu lourdes – suppression des seuils, aménagement ergonomique de la cuisine, remplacement de la baignoire par une douche de plain-pied, fixations de rampes, création d'un ascenseur si c'est possible. Il convient aussi de développer la fonction de l'assistance de vie, les enfants étant souvent trop éloignés de leurs vieux parents; il s'agit donc de faire des visites régulières, de faciliter l'accès aux associations proposant des loisirs adaptés au grand âge, d'organiser au besoin le recours au CMS, d'accompagner les patients à leurs rendez-vous médicaux, d'offrir une aide administrative.

Cette politique de maintien à domicile coûte bien moins cher que l'hébergement, mais elle occasionne tout de même des dépenses. Qui les prendra en charge? Les gens du quatrième âge ont parfois quelques moyens, qui le plus souvent ne suffiront cependant

pas à financer un investissement pour l'adaptation de l'appartement, voire le juste loyer d'un logement protégé, et les aides à domicile. On aimerait que la population dans son ensemble prenne conscience des dépenses presque inéluctablement liées à cette étape de la vie et s'y préparent financièrement; mais l'offre d'une « assurance contre le risque de dépendance », à laquelle on cotiserait depuis la cinquantaine, ne semble pas avoir de succès, et les Retraites Populaires n'y croient guère. Il ne semblerait toutefois pas déplacé de relancer cette solution en l'assortissant d'avantages fiscaux substantiels.

Les caisses de pensions ont aussi un rôle à jouer. Pour la création « d'appartements protégés », elles devraient se convaincre que la demande potentielle est importante et qu'il vaut la peine d'investir dans ce domaine, alors que la construction de logements standard marque le pas. Or il y a un délicat problème de localisation, si l'on souhaite que nos vieux ne soient pas isolés aux confins des agglomérations, mais au contraire bien intégrés dans la vie locale et proches des services utiles; les communes pourraient aider efficacement à réserver l'affectation de certains terrains à des réalisations de ce type. Pour les frais d'adaptation des logements, pourquoi ne pas songer, outre la défiscalisation des dépenses en cause, à des prêts garantis par l'Etat qui s'évitent ainsi des dépenses d'hébergement bien plus lourdes? Il y a, par les allègements fiscaux et par des partenariats public-privé, des pistes à suivre qui éviteraient une pure et simple collectivisation supplémentaire et un nouvel alourdissement de la facture sociale.

Jean-François Cavin

## Dragons hypersoniques

Au cours de la dernière décennie, le contrôle des armements a été fortement érodé par la violation d'accords existants d'une part, mais surtout par la résiliation d'accords importants. En août 2019 tombait un des derniers verrous de la Guerre froide avec la dénonciation du traité d'interdiction des missiles dits à portée intermédiaire (INF, entre 500 km et 5500 km), signé en 1987 entre Mikhaïl Gorbatchev et Ronald Reagan. En août 2021, la Chine a testé un missile hypersonique, potentiellement indétectable, qui aurait fait le tour du monde avant de se diriger vers sa cible. L'information a été corroborée par le chef d'état-major des armées américaines, qui a évoqué un « essai très significatif ». En octobre 2021, Vladimir Poutine annonce détenir « l'arme absolue » pour percer les boucliers antimissiles américains et européens avec une nouvelle arme, le planeur Avanguard, capable de couvrir la distance entre Moscou et New York en moins d'un quart d'heure à plus de 33 000 km/h (Mach 27). Au-delà de la rhétorique et des démonstrations de force, ces tests révèlent deux tendances.

Premièrement, si les stocks d'armes nucléaires des grandes puissances sont quantitativement stables, leurs arsenaux sont en voie d'amélioration sur le plan qualitatif. Ces nouveaux vecteurs éliminent la frontière entre un armement stratégique et un armement conventionnel, et leur vitesse implique qu'un Etat sera contraint, par manque de

temps, de répliquer dès qu'il percevra la moindre menace, augmentant le risque de bavure. Furtivité, vitesse, trajectoires non-prédictibles, leurres, la modernisation des armements est encouragée par le regain des tensions, et des investissements importants sont consentis. Après une période de baisse des dépenses militaires mondiales, entre 1991 et 1998, la tendance est aujourd'hui à la reprise. En 2020, le monde a consacré 1'981 milliards de dollars à l'armement contre 839 en 2001, dont une grande part est attribuée au développement de capacités stratégiques des pays émergents. Missiles balistiques Satan II aptes à faire le tour de la Terre, missiles de croisière hypersoniques Zirkon, torpilles nucléaires Poséidon capables de déclencher des tsunamis, construction de 300 silos à missiles en Mongolie-Intérieure: la Russie et la Chine prennent une longueur d'avance sur le front technologique.

Le monopole des technologies de pointe n'appartient donc plus au complexe militaro-industriel des Etats-Unis, qui apparaît de plus en plus à la traîne. Si les essais chinois sont démentis par Pékin, ils ont suscité la surprise des Etats-Unis, qui ne s'attendaient pas à un tel bond en avant technologique. Leur ambassadeur en charge du désarmement admet qu'il n'y a « d'autres choix que de réagir dans la même veine », au risque d'alimenter les tensions. Ces inquiétudes obligent Washington à augmenter les dépenses

consacrées aux technologies hypersoniques et à recentrer ses alliances vers le Pacifique. Ainsi, la vente de sous-marins nucléaires à l'Australie est unique en son genre et doit être relevée, au vu du caractère d'habitude exclusif et sensible de ces technologies, du manque de savoir-faire australien dans ce domaine, pays jusqu'ici farouchement opposé à l'atome, et de la dénonciation d'un précédent contrat avec la France pour ces mêmes sous-marins. On soulignera que ce bond en avant a bénéficié de certaines technologies européennes, alors que des licences de matériel ont été vendues à la Chine pour un montant global de deux milliards d'euros, et que celle-ci exploite avec brio l'effacement de l'industrie de défense européenne.

Deuxième tendance, ces investissements montrent que le « tout hybride », la contre-insurrection et les conflits en dessous du seuil de la guerre, tant mis en avant ces dernières années, ne sont que des aspects du développement des conflits au XXI<sup>e</sup> siècle. Au même titre que le retour des brigades mécanisées robustes et des porte-avions, ou le développement de capacités cyber, le retour des armements dits stratégiques doit être pris en compte et pourrait également, même si leur prolifération se déplace en Asie, menacer la Suisse. Cette dynamique concerne aussi bien les grandes puissances que les pays émergents. La capacité de dissuasion ne sera plus l'apanage de quelques membres

permanents du Conseil de sécurité. En effet, le Brésil et l'Inde travaillent également au développement de missiles ou de planeurs hypersoniques. Même la Corée du Nord a annoncé en octobre 2021 avoir testé des missiles balistiques lancés à partir de sous-marins, acquérant ainsi la capacité de seconde frappe. Des acteurs non-étatiques pourraient eux aussi se procurer à l'avenir des missiles de croisière.

Certes, l'Armée suisse ne pourra que difficilement régater dans le domaine technologique face aux géants. Néanmoins, elle doit continuer à développer des moyens capables de lutter contre l'ensemble des menaces, dans toutes les sphères d'opération, et ne pas se contenter de mettre sur pied quelques bataillons cyber ou une police aérienne légère. N'en déplaise à certains, l'Armée n'est efficace que lorsqu'elle est pensée comme un ensemble de systèmes.

Edouard Hediger

## La Nation

Rédaction  
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

## Esprit vaudois, es-tu là ?

Le 29 novembre dernier, *Les rendez-vous de Cèdres Réflexions* organisaient une conférence débat à l'Espace Culturel des Terreaux (ECT) pour tenter de répondre à cette question évoquant malicieusement le spiritisme plus que le spirituel.

Le professeur Jacques Besson, entouré de Sylvie Arnaud et Jacques Zwahlen, avait réuni d'un côté la conseillère d'Etat Christelle Luisier Brodard et l'historien Olivier Meuwly et de l'autre côté l'ancienne syndique popiste de Renens Marianne Huguenin et le député vert Raphaël Mahaim pour aborder la question sous les angles historiques et politiques.

Jacques Zwahlen a commencé par donner une suite de tableaux déroulant le fil rouge des événements ayant marqué l'évolution du Pays de Vaud depuis le haut Moyen Age jusqu'à nos jours, ce qui a d'emblée donné le ton d'une certaine légèreté non dépourvue de quelques choix partisans et tout en

rappelant plusieurs pierres angulaires de notre histoire.

Les quatre intervenants ont ensuite chacun présenté ses réflexions toutes personnelles et la diversité en même temps que la forte personnalité de chacun a abouti à une réponse richement contrastée.

Olivier Meuwly a naturellement commencé par une mise en perspective historique et s'est passablement attardé sur l'article 169 de la Constitution vaudoise posant que «L'Etat tient compte de la dimension spirituelle de la personne humaine». Le canton de Vaud est en effet le seul Canton qui a abordé la question religieuse de manière aussi frontale et cette prise de position a amené le Canton à définir quelles Eglises étaient reconnues et donc subventionnées par l'Etat.

Lui a fait suite Marianne Huguenin qui s'est sensiblement plus concentrée sur sa propre trajectoire et sur les obstacles qu'elle a dû franchir

pour faire aboutir ses revendications et alors qu'elle était comme elle le dit elle-même une Neuchâteloise du Haut et un pur produit de Mai 68, on doit constater qu'avec ses partisans, ses principales luttes ont été victorieuses et que la société vaudoise s'en trouve modifiée en profondeur.

Puis Raphaël Mahaim a pris le micro pour exprimer les avancées politiques apportées à l'Esprit vaudois par le mouvement écologique, il voulait démontrer en quoi l'Esprit vaudois avait été porté sur le devant de la scène politique mondiale grâce aux combats écologiques de la première heure (le refus d'enfouir les déchets nucléaires à Bex). Pour lui, le Vaudois a l'audace des timides, longtemps, il ne dit rien, il encaisse, et soudain il explose et pose un grand acte politique, il prenait pour exemple la grève des femmes du 14 juin 2019.

Christelle Luisier Brodard est intervenue en dernier en racontant son parcours personnel de petite fille débarquée à l'âge de 10 ans de son Valais natal dans la cité broyarde de Payerne où elle a commencé à faire ses armes en s'engageant dans la vie de la paroisse catholique, puis elle a continué dans la vie politique en ayant la chance, comme plusieurs autres intervenants de la soirée, d'avoir siégé dans l'assemblée constituante, cette assemblée qui a sorti le Canton de l'ornière où il s'enlisait. Elle est aussi revenue sur les propos d'Olivier Meuwly expliquant l'extraordinaire tension qu'il y avait entre d'une part la définition des critères objectifs et quantifiables

pour reconnaître une éventuelle nouvelle communauté religieuse et d'autre part la perception politique d'un tel exercice.

En fait, les quatre intervenants ont reconnu qu'ils tenaient fermement à ce que ce lien compliqué entre Eglises et Etat soit maintenu et peut-être est-ce là le trait actuel le plus caractéristique de l'Esprit vaudois. Il est piquant qu'il soit apparu dans ce qui fut autrefois en quelque sorte la cathédrale de l'Eglise Libre, libre justement de l'Etat.

La soirée du 29 novembre sera suivie le d'une seconde soirée qui se tiendra le **13 décembre à 19 heures à l'ECT** et qui abordera la même question mais sous l'angle culturel.

Je ne peux que vous inviter vivement à y assister

Henri Laufer

## Carnet rose

Nos amis Grégoire et Cécile Tozzetti-Monachon ont eu le bonheur d'accueillir dans leur foyer un robuste petit garçon (55cm / 4,710 kg), né le 3 novembre. Il porte un prénom d'archange: Gabriel. Nous adressons nos chaleureuses félicitations aux parents.

Le matin du dimanche 7 novembre, le soleil s'est levé deux fois pour nos amis Caroline et David Verdan : un nouveau-né est venu illuminer la vie de ses parents, à qui nous souhaitons beaucoup de bonheur. Et longue vie à Alexandre !

Réd.

## Occident express 94

L'empereur Dioclétien, l'un des plus remarquables qu'ait connus l'Empire, est né à Salone, en Dalmatie, au milieu du III<sup>e</sup> siècle. C'est là qu'il s'est installé après son abdication en 305, dans un palais somptueux qui est aujourd'hui le centre historique de Split. A part ces énormes morceaux de marbre si parfaitement ajustés qu'ils ont fait dire à mon père que «la civilisation se mesure à l'épaisseur des joints», que reste-t-il du temps et de la société de Dioclétien? Rien, sinon le prestige de son nom qui resplendit à travers les siècles. Il ne reste rien des habitants de cette partie de l'Empire et de ce qui, alors, signifiait leur unité. Plusieurs fois depuis, ils ont changé de nom, de royaume et de religion. Y a-t-il un moment exact qui a marqué la fin de cet Empire, un certificat de décès?

Le 19 février 2021, Djordje Balachevitch est mort. Dans l'heure qui a suivi son décès, une immense émotion a traversé la Serbie, la Bosnie et la Croatie, partout où l'on parle la même langue, celle qu'il maniait avec tant de talent dans ses chansons. Tous les programmes télé, tous les réseaux sociaux, toutes les radios se sont unis pour enchaîner les refrains et répéter les strophes de celui qui fut le dernier grand chansonnier de cette région. Balachevitch est né et mort dans la maison de ses aïeux, à Novi Sad. Il a chanté la grasse Voïvodine, étale et verte, son accent et son *patchwork* de cultures avec un génie de la langue qui a vite rassemblé et conquis tous ceux qui le comprenaient, des bords du Danube à ceux de l'Adriatique. Serbe et néanmoins opposé de toutes les fibres de son être au nationalisme serbe guerrier, il a chanté tout ce qui unissait les gens de cette région et moqué ceux qui les divisaient. Comme Serge Gainsbourg ou Leonard Cohen, c'était d'abord un poète qui a choisi la chanson pour atteindre le cœur des gens, pour continuer de les inspirer et de les unir dans une époque où réciter des poèmes au coin du feu a été remplacé par la radio.

Les poètes unissent, c'est leur fonction première. Ils sont populaires dans la plus noble acception du mot: ils

parlent pour le peuple et par leur génie ils lui donnent une âme. On évoque aujourd'hui la langue de Molière, de Goethe, de Dante ou de Shakespeare, parce que ce sont eux qui l'ont définie. Eux qui ont donné leur identité à ceux qui la parlent. Ils ne sont pas l'expression de la nation, ils sont la nation. C'est dans les mots qu'ils trouvent pour l'incarner qu'elle fait comprendre à ceux qui la parlent la nature même de leur unité. Tant qu'ils vivent, qu'ils se succèdent et qu'ils parlent, la nation vit.

Vivant à Belgrade, j'ai depuis longtemps ce sentiment diffus d'assister à la mort en direct d'une nation. Tout ce qui constitue la Serbie est rapidement en train de disparaître. Son histoire a pris fin dans les années nonante, lorsque l'Otan lui a signifié que tout désir de modification des frontières et d'unification du peuple serbe serait désormais sanctionné par une pluie de missiles. Elle existe encore, ses frontières sont gardées, elle bat monnaie et vote ses lois. Mais elle ne fait plus rien désormais, non pas sans l'accord, mais sans la permission et l'aide financière des grandes puissances. Sa souveraineté est une fiction à laquelle plus personne ne croit. Lorsque la nouvelle de la mort de Balachevitch a résonné, il m'a semblé que, contrairement à l'empire de Dioclétien, nous possédons, nous au moins, un certificat de décès.

Cette perspective ne m'attriste pas. Au contraire, j'en conçois une forme inexplicable de gratitude. Que ces torrents séculaires de larmes et de sang puissent être enfin asséchés ne me frappe pas comme une catastrophe. Ce qu'on appelle la Serbie demeurera comme une appellation géographique, comme le sont aujourd'hui la Bourgogne ou le Piémont et bientôt, ou même déjà, la France et l'Italie elles-mêmes. Mais ce qui constitue l'âme et le cœur de ces nations telles qu'on les connaissait, tout cela est en train de mourir sous nos yeux. C'est un privilège de pouvoir assister à ce moment historique, mais aussi d'imaginer quelle forme prendra ce qui vient. De saluer en chantant des chansons la mémoire de ce qui n'est bientôt plus.

David Laufer

## Servile et sans cervelle

Emotion chez nos voisins français. Le pseudo-pronom «iel» – contraction de «il» et «elle» laborieusement élaborée par certains militants égalitaires pour désigner des individus sans indiquer leur genre – figure désormais dans le dictionnaire *Robert*. A moins qu'il ne faille écrire *Robert-e*.

### LE COIN DU RONCHON

De nombreux commentateurs se sont emparés de cette nouvelle, tantôt pour s'en offusquer, tantôt pour surenchérir d'admiration. Politiciens, linguistes et psychologues s'écharpent par tribunes interposées, rivalisant de polémiques savantes et de termes abscons. On se dispute pour savoir si le «iel» est progressiste ou réactionnaire. Ou encore élitiste. Quelqu'un, ou quelqu'une, a déclaré que «dans le mot iel résonnent et perdurent la hiérarchie traditionnelle et la violence symbolique du privilège masculin» – parce que le «i» du pronom masculin est placé avant le «e» du pronom féminin. Une «académicienne» interrogée par un journal de gauche tente de tourner en ridicule le combat des opposants, alors qu'il y a tellement de choses plus graves («La planète brûle, les glaciers fondent, les

migrants meurent dans nos océans et à la frontière biélorusse...»). Faut-il en déduire que la cause des *dégenrés dérangés* ne doit pas être considérée comme prioritaire?

Certains *complotistes* se sont demandé si l'éditeur de ce qui était encore récemment un dictionnaire n'a pas tout simplement tenté un coup de marketing pour relancer ses ventes...

Le directeur général des Editions Le Robert s'est pourtant fendu d'un communiqué très auto-satisfait, évoquant une majorité non moins satisfaite face à quelques rares réactions négatives, arguant d'un «usage encore relativement faible» de ce mot mais «en forte croissance depuis quelques mois», et de l'«utilité de préciser son sens pour celles et ceux qui le croisent». Il a parlé de sa noble mission «d'observer l'évolution d'une langue française en mouvement» et a terminé par une phrase creuse qu'il a sans doute jugée très émouvante: «Définir les mots qui disent le monde, c'est aider à mieux le comprendre.»

Le directeur général des Editions Le Robert est un dénommé Bimbenet. On ne comprend pas bien l'utilité de la première syllabe, mais on rappellera ce que nous dit son principal concurrent: «Benêt n'a pas de forme féminine et ne s'emploie pas pour parler d'une femme.» Une nouvelle preuve de la *violence symbolique du privilège masculin*.